

Au mas Balzane, l'alternative humaine aux Ehpad

Dans les Cévennes, une bergerie a été réaménagée pour offrir un cadre de vie ouvert et chaleureux aux personnes âgées. C'est Laurence Llinares qui reçoit. Ancienne infirmière, elle use de son énergie pour le bien-être de ses résidentes, qui se sentent ici chez elles et même mieux. Zoom sur l'accueil familial, alternative humaine aux Ehpad et activité en quête de reconnaissance.

Publié le
Samedi 23 avril 2022



Enzo Mayeko

De la fenêtre du salon, elle aime observer les chevaux. Assise confortablement dans son fauteuil, elle a posé un plaid en velours sur ses jambes et deux des quatre chiens de la maison ronflent à ses pieds. Fernande Mercier se souvient d'avoir eu un vrai coup de foudre à peine la porte franchie. « Les poutres, les murs en pierre, les animaux... j'ai

vécu dans une maison comme ça, à la campagne », sourit-elle. La vieille dame s'est installée dans ce mas cévenol il y a cinq mois. À 98 ans, elle ne pouvait plus rester chez elle de façon autonome. Depuis la mort de son mari il y a vingt-cinq ans, elle vivait seule. Aujourd'hui, elle partage son quotidien avec une grande tribu. D'abord les proches de Laurence Llinares, propriétaire du mas Balzane – du nom de sa première jument – et accueillante familiale : sa mère, Françoise, son conjoint, Ludovic, sa fille et le petit ami qui viennent le week-end. Vivent ici aussi les deux autres résidentes. Et puis, de passage, les parents des uns et des autres, les copains. Chacun se retrouve autour d'une table ronde gigantesque, fabriquée par Laurence, qui voulait que « tout le monde puisse se voir ». Ou sur la terrasse du jardin dès que la météo le permet.

Ni chômage ni salaire

Accueillante familiale pour personnes handicapées ou âgées, cela faisait quelques années que l'idée trottait dans la tête de celle qui a fait toute sa carrière en tant qu'infirmière. En libéral, en établissement scolaire, en hôpital ou en Ehpad. Elle a travaillé en centre de rééducation pour les grosses traumatologies de la route, au service coma transitoire, longue durée. Par choix, toujours. La fonceuse – qui a aussi été pompière volontaire durant quinze ans – a vite la bougeotte. Dès qu'elle n'adhère plus à un mode de fonctionnement, elle le quitte. En 2004, son rythme soutenu – trop – se solde par un AVC. « J'en suis ressortie métamorphosée. Il fallait remettre les pendules à l'heure. Se poser. » Séparée du père de sa fille, elle part en quête d'une demeure avec terrain et trouve une ancienne bergerie au milieu de nulle part, aux portes de l'Ardèche, avec en toile de fond les monts cévenols. « On a créé deux parties : une pour mes parents, l'autre pour ma fille et moi », se souvient-elle. C'est en cherchant un poney pour sa fille qu'elle rencontre Ludovic. Laurence se marre. « J'ai eu le cheval et le maréchal-ferrant. » Ensemble, ils retapent le mas. Infirmière dans un Ehpad privé qui a pignon sur rue, elle n'y trouve plus son compte. « Cela ne correspondait pas du tout à ce que j'attendais de la prise en charge de la personne vieillissante. C'est du rendement, du travail à la chaîne. » Alors elle remonte un cabinet en libéral. Un cancer du sein la fera de nouveau réfléchir sur ses choix de vie. « Je n'avais pas trouvé de remplaçante. J'ai travaillé malgré les chimios. J'y ai laissé une partie de moi. » Le rythme de travail, la famille qu'on ne voit plus, les 60 000 km par an au compteur, etc. C'était trop cher payé. Depuis longtemps, elle savait ce qu'elle voulait. « Quand j'ai parlé de mon idée de devenir accueillante familiale, ma famille a tout de suite

foncé dans le projet. C'était l'occasion de me voir plus souvent. » Les banques, en revanche, se font beaucoup plus frileuses. « J'étais étiquetée cancéreuse. » Il lui faudra s'armer d'une grande patience – deux ans – pour trouver avec l'aide d'un courtier le banquier qui lui fera enfin confiance. Toute la famille remodèle la maison pour l'adapter aux besoins des futurs résidents. Sur les 350 m² du mas, 200 m² leur sont réservés, dont le grand salon de 70 m² où trône la fameuse table ronde. Ne restait plus qu'à obtenir l'indispensable agrément pour exercer.

Dépôt de candidature. Visite médicale physique et psychologique de toute la famille. Présentation des plans de la maison, de ses motivations. Entretien avec l'assistante sociale et l'éducatrice du département. Laurence Llinares obtient le sésame en novembre 2019. « Être accueillant familial, ce n'est pas une profession mais une activité, précise-t-elle. Nous ne dépendons pas de la législation du travail. Nous ne cotisons pas pour le chômage. Nous n'avons pas un salaire mais une contrepartie financière pour services rendus. » Ils sont un peu moins de 9 000 accueillants familiaux en France pour s'occuper d'environ 14 000 résidents. Ce n'est qu'en 1989 que les premiers textes légifèrent sur l'activité afin d'éviter « l'esclavage dans les fermes ». S'ils dépendent du conseil départemental sur le plan éthique, moral et fonctionnel, les accueillants familiaux ont comme employeurs les résidents. Et viennent de tous horizons. Des formations initiales imposées par le législateur sont censées pallier le manque de connaissances des futurs accueillants. « Ça me paraît léger, mais ça se formalise de plus en plus », constate Laurence. Elle qui sait combien son expérience d'infirmière lui a été utile dans bien des occasions.

« Plein de technologies qui ne se voient pas »

Lorsque Gisèle Blavet, 85 ans, a débarqué au mas cévenol, elle était comme un animal blessé. Plus de trois mois passés à l'hôpital d'Alès, dans le Gard – d'abord pour une fracture du col du fémur puis à cause du Covid –, avaient aggravé sa maladie d'Alzheimer. La pandémie avait alors repris le dessus, contraignant les hôpitaux à décréter le plan blanc. « Elle n'a pas pu voir ses proches. Elle est arrivée ici en ambulance et fauteuil roulant, complètement déboussolée, le cerveau à l'envers. Avec des escarres jusqu'à l'os et une infection urinaire. Une catastrophe. » Avec une infinie patience, Laurence lui fait sa toilette. Mais la vieille dame est terrorisée. En panique, elle hurle, refuse qu'on la touche, d'aller dans son lit. « Ça a duré trois jours. » Comme pour chaque nouvel arrivant, l'accueillante familiale a passé plusieurs nuits sur le canapé, à l'écoute de la moindre alerte. Aujourd'hui, Gisèle,

souriante, reçoit la visite de sa famille. Elle marche grâce à l'aide de Laurence et avale avec gourmandise son gâteau de 4 heures. Avec Jacqueline Laurent, 87 ans, la troisième résidente, elles sont devenues inséparables. Sur la porte de sa chambre, une photo d'elle est épinglée. À l'intérieur, un lit médicalisé – mais qui n'a rien à voir avec ceux, austères, des hôpitaux –, une imposante armoire ancienne, un fauteuil en velours. Laurence n'a pas lésiné sur la décoration. Ni sur les attentions. « J'ai voulu un lieu où il fait bon vieillir avec un maximum de technologies qui ne se voient pas », dit-elle. Jusqu'aux mauvaises odeurs, qu'elle traque sans répit. Dans le couloir qui mène aux chambres des trois résidentes, c'est le parfum de lavande qui domine. Elle l'avoue, c'est un peu une obsession. Et explique : « En Ehpad, j'ai ce souvenir d'effluves d'urine qui vous prenaient au nez. »

La journée de Laurence débute à 7 heures. Il faut s'occuper du linge. Des plateaux du petit déjeuner. Fernande se lève la première. Gisèle aime prendre le petit déjeuner au lit. Deux croissants, un chocolat chaud avec beaucoup de chocolat. Pour Jacqueline, c'est un café bien noir et les croissants. Alors que l'infirmière fait les toilettes, les soins, Laurence nettoie les chambres, prépare le repas. Elle doit aussi faire les courses. Accompagner les résidentes chez le gériatre. Organiser les rendez-vous chez le kiné, le radiologue, le cardiologue... L'après-midi, les proches rendent visite. Le soir, tous mangent autour de la grande table. Depuis deux ans, plusieurs résidents ont fini leur vie du mieux possible ici. Le couple n'a pas pris de vacances. Mais c'est sans regret. Dès que Gisèle marchera mieux et que le temps le permettra, les « vamps », comme on les nomme ici, iront à la mer. « On s'installera à une terrasse et on fera nos commentaires sur les beaux mecs qui passent », rigole Laurence.